

JULES SIMON
Directeur Politique

ABONNEMENTS
PARIS : Trois mois... 13 fr. 50
Départements : Trois mois... 16 fr.
RÉDACTION
9, boulevard des Italiens, 9
DE DIX HEURES A MINUIT
LES MANUSCRITS NE SERONT PAS RENDUS

Le Gaulois

DE CYON
Administrateur-Délégué

ANNONCES
MM. Ch. Lagrange, Cerf et C^{ie}
6, PLACE DE LA BOURSE, 6
Et à l'Administration du Journal
ADMINISTRATION
9, boulevard des Italiens, 9
DE DIX HEURES A CINQ HEURES
Les abonnements partent des 1^{er} et 16 du mois

SOMMAIRE

LA COMMISSION DU BUDGET.
Nos Echos. — De Domini.
CHANSON NOUVELLE. — Paul Ferrier.
DARWIN. — E. de Cyon.
LES JUIFS EN RUSSIE.
PROPOSÉ VILLE ET DE THÉÂTRE. — P. Fichery.
A TRAVERS LA PRESSE. — Gustave Pinta.
JOURNAL OFFICIEL.
CONSEILS GÉNÉRAUX.
EXPOSITION FRANÇAISE A ROME.
NÉCROLOGIE.
ARTS ET BIBLETOS. — H. Marriotti.
TUNISIE.
LE GAULOIS PARTOUT.
LOTTERIE DES ARTISTES DRAMATIQUES.
LES LIVRES.
LA BOURSE. — Henri Prieat.
TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES. — G. Lina.
NOUVELLES DIVERSES. — Gustave Cane.
LA SOIRÉE FAVORABLE. — Maurice Ordonneau.
SPORT. — Sir Begg.
ÉCHOS DES THÉÂTRES. — Arthur Castel.
FEUILLETON : LES ELANS STÉRILES. — N.-D. Schédoff.

LA COMMISSION DU BUDGET

A monsieur Daniel Wilson
Président de la commission du budget

Monsieur,

Tout le monde sait que vous êtes un rude travailleur. Avant d'être président de la commission du budget, vous étiez le seul député qui sût toujours son budget sur le bout des doigts. Vous connaissez aussi la plupart des questions de travaux publics, principalement ce qui touche aux messageries et aux grandes compagnies de chemins de fer. Quand vous étiez sous-secrétaire d'Etat des finances, les directeurs expérimentés avaient pour la première fois un chef à leur niveau. Ils s'étonnaient de n'avoir rien à vous apprendre.

A ces divers titres, nous avons été charmés de vous voir président de la commission du budget. Vous ne ferez pas de cette grande charge un marchepied politique. Un budget préparé par M. Léon Say et contrôlé par vous a toutes les chances du monde pour être un budget sincère. Aristote a dit que la première qualité d'un financier est de dire la vérité aux contribuables, et de ne pas les lancer dans des dépenses extraordinaires, quand ils ont une dette flottante de trois milliards.

Nous ne vous demandons pas de regarder de près nos affaires, de ne pas créer de dépenses inutiles, de faire, s'il se peut, des économies sur les dépenses anciennes; de ne pas prendre des prévisions et des espérances pour des réalités; Vous savez aussi bien que nous qu'il y a des réparations à faire à la maison, que les magasins sont à peine remplis, qu'on a usé et abusé du crédit, et qu'il faut désormais vivre sur ses ressources. Ce que nous avons pour aujourd'hui à vous demander est d'une exécution beaucoup plus simple. Nous sommes certains d'ailleurs d'entendre dans vos vues et dans vos goûts. Nous vous demandons de faire travailler la commission que vous présidez.

Les premiers mois de la session n'ont pas été laborieux dans les deux Chambres. Les députés ont renversé M. Gambetta; les sénateurs ont renoncé à inscrire les devoirs envers Dieu dans le programme des écoles primaires. C'est à peu près tout; c'est du moins tout ce qui compte; le reste du bagage législatif n'est que du menu fretin. Le Sénat n'a guère siégé que deux fois par semaine; la Chambre, trois fois. On a eu des séances de deux heures, des séances d'une heure, d'une demi-heure. Ce n'était pas la faute des députés et des sénateurs; c'était la faute de leurs commissions.

Vous n'avez qu'à lire les comptes rendus des séances publiques; vous verrez combien de fois elles se terminent par le dialogue suivant :

« LE PRÉSIDENT. — Quel jour voulez-vous vous réunir ? »

De toutes parts. — Demain !

LE PRÉSIDENT. — Il n'y a rien de prêt. »

Cela veut dire que les commissions n'ont pas travaillé. Le public voit les séances; il juge les séances. Il ne sait pas ce que l'on fait dans les commissions, et il est porté à croire, en voyant le résultat, qu'on n'y fait rien.

Il y a sans doute des commissions qui jouent de malheur. On nous en cite une au Sénat; celle du droit d'association. Elle avait nommé pour rapporteur M. Dufaure, qui avait déjà poussé son travail fort loin. Il est mort; la commission lui a donné pour successeur M. Mazeau. M. Mazeau, au bout d'un mois, est tombé malade, et s'est vu obligé de donner sa démission. On pensa alors à M. Pâris. Viennent les élections partielles, et M. Pâris cesse d'être sénateur. On se dit aussitôt que M. Bertaud consentirait à accepter le fardeau qu'il avait refusé une première fois; il vient de mourir.

Vous n'avez pas tous ces malheurs avec votre commission. Tous vos collègues sont jeunes et vaillants. Ils sont d'ailleurs si nombreux que la commission pourrait en perdre trois ou quatre sans être désorganisée. Vous pouvez, si vous voulez, confier le rapport à M. Ribot, qui n'est ni un paresseux, ni un rêveur, ni un barbouilleur. La seule

chose qui nous tracasse, c'est de voir qu'ils sont tous partis pour les vacances.

Les vacances sont douces, messieurs; douces aux députés comme aux écoblés. Nous dirons même, avec tout le respect possible, que les vacances parlementaires sont douces pour le pays, qui ne s'endort pas tous les soirs avec la crainte d'une interpellation ou d'une crise ministérielle. Mais on ne peut pas cumuler les honneurs et les plaisirs. Vous avez brigué cette fonction de commissaire du budget. Il a fallu, cette année surtout, livrer bataille pour l'obtenir, car M. Gambetta désirait beaucoup rentrer dans la place avec son monde, et recommencer de là à vous dominer. L'honneur est grand d'avoir réussi; mais on ne vous a pas nommés pour que vous alliez vous promener.

A peine les vacances ont-elles été décidées, que vous avez couru aux gares de chemins de fer comme de simples députés. M. Wilson, resté à son poste en bon capitaine, vous a convoqués; vous n'êtes pas venus. Il n'a pas eu besoin de faire l'appel. Rien qu'en entrant dans la salle, il a constaté qu'on n'était pas en nombre. A présent, vous êtes à vos conseils généraux; car vous n'en finissez pas avec vos cumuls. Nous savons un sénateur qui est conseiller général, président d'une chambre de commerce, maire de Fleury-sur-Andelle, et qui trouve le temps avec cela d'être un des plus grands industriels de son pays et un des plus grands orateurs du Parlement. Vous ne cumulez pas seulement les fonctions, vous cumulez aussi les commissions, ce qui ralentit d'autant le travail, car on ne peut pas être partout à la fois. Vous êtes, messieurs, des héros. Nous autres contribuables, qui avons besoin qu'on fasse nos affaires, et qu'on les fasse promptement, tout en admirant vos forces, nous vous prions de ne pas en abuser. Dès que les conseils généraux ne vous retiendront plus, hâtez-vous, s'il vous plaît, de revenir à Paris, pour vous plonger dans les chiffres, conférer avec les ministres, rejeter les amendements, et nommer votre rapporteur général et vos rapporteurs spéciaux. Vous leur prescrirez de ne pas perdre une minute. Il ne faut pas que vos collègues reviennent pour se regarder dans le blanc des yeux, et pour passer l'été à vous attendre. Cela ne serait amusant ni pour eux, ni pour nous, et cela ne serait pas bon pour les affaires. Le pays, ayant trouvé en M. Wilson et en M. Léon Say des gens disposés à lui dire sans réticence où en est son pauvre argent, est très désireux de savoir vite à quoi s'en tenir de vos résolutions et de celles de la Chambre. Vous avez pris du repos et du bon air; vous vous êtes justifiés comme vous avez pu du vote du 26 janvier. A présent, revenez à votre travail. Monsieur Wilson, rappelez-les.

Tout le monde a intérêt à ce que les sessions ne se prolongent pas indéfiniment, et à ce qu'elles soient bien remplies. Quand le budget sera fait, les députés partiront; quel soulagement pour eux et pour nous ! Le mois de mai manquera de verdure et de soleil, si nous les voyons rôder autour des commissions et soupirer après la délivrance. Qui sait ce que le démon de l'oisiveté pourra leur souffler ? N'ayant pas le budget à discuter, ils se jetteront sur la Tunisie. Nous avons l'honneur, monsieur le président, etc.

Nos Echos

Le Temps. — 20 avril 1882

En France, le baromètre est élevé et uniforme, le ciel généralement nuageux. Quelques averses sont possibles vers le Pas-de-Calais; ailleurs, le temps est au beau.

AUJOURD'HUI

A 6 heures et demi, dîner au Grand-Hôtel; administration jusqu'à 7 heures.
Pendant le dîner, l'orchestre de M. Desgranges jouera dans la nouvelle salle de musique.

MENU

Potage purée croûtons
Hors-d'œuvre
Turbot sauce hollandaise
Pommes de terre à l'anglaise
Aloyau à l'écoisais
Pâtés feuilletés au foie gras
Homard à l'américaine
Volailles au cresson
Salade
Petits pois à la paysanne
Tartes aux abricots
Glace
Dane blanche
Desserts
Fromages, fruits et petits-fours

A 8 h. 1/2, au Café Divan, séance de billard par M. Gibelin, professeur du Casino de Vichy.
Le salon des dames est ouvert aux voyageurs.
Piano, orgue, tables de jeux. — Dîner à la carte au restaurant.
Le programme du dîner-concert (Voir à la 4^e page).

LA POLITIQUE

Un conseil de cabinet s'est tenu, hier matin, aux Affaires étrangères, sous la présidence de M. de Freycinet.
Cinq ministres seulement assistaient, en outre du président du conseil : MM. Léon Say, de Mahy, général Billot, Jauréguiberry et Humbert.

On s'est occupé des affaires courantes, notamment du remplacement à la cour de cassation, comme président de chambre, de M. Barbier, nommé procureur général.

C'est M. Baudouin, déjà conseiller à la même cour, qui a été nommé président de chambre.

Il n'a pas encore été pourvu au remplacement de M. Baudouin; un second

poste de conseiller va devenir vacant dans quelques jours par suite de la mise à la retraite de M. Henri Didier, sénateur. Le garde des sceaux fera les deux nominations en même temps.

Des préparatifs se font à Marseille en vue d'un prochain voyage de M. Grévy, qui aurait promis de se rendre compte par lui-même, des travaux projetés pour l'agrandissement des ports et l'amélioration de la marine marchande.

On prête également à M. le président de la République l'intention de passer en revue, à Toulon, l'escadre de la Méditerranée.

LE MONDE ET LA VILLE

Dans sa séance d'hier, l'Académie française a décerné plusieurs prix.
Le premier prix Gobert, de 9,000 fr., a été attribué à M. Chéruel, pour son *Histoire du ministère Mazarin*; le second prix, de 1,000 francs, à M. Berthold Zeller, pour son *Histoire de Richebourg*.

Le prix Marcellin Guérin, de 6,000 fr., a été partagé par égalité entre MM. Charles Yriarte (*Un Condottiere au XV^e siècle*), Ernest Daudet (*Histoire des conspirations royalistes du Midi*), Emile Bos (*Les Avocats au conseil du Roi*), l'abbé Fabre (*La Jeunesse de Fléchier*), Godefroid (*Histoire de la littérature française*), Luzel (*Légendes de la Basse-Bretagne*).

Le prix Thérouanne a été réparti entre MM. Fournier (*Histoire de Philippe I^{er}*), Laferrrière (*Lettres de Catherine de Médicis*, avec introduction), et le comte de Lucay (*Histoire des sous-secrétaires d'Etat*).

Avant la séance, la commission spéciale avait entendu les discours qui seront prononcés jeudi prochain par MM. Pasteur et Renan. Le succès de ces deux discours a été très grand.

Suivant l'usage, M. Pasteur a assisté ensuite, pour la première fois, à la séance de l'Académie.

Il paraît que la princesse Marguerite de Bourbon, duchesse de Madrid, a signé un contrat de séparation de biens avec don Carlos.

La princesse va, paraît-il, se retirer en Italie, son pays de naissance.

Le P. Hyacinthe, alias M. Loyson, ne pouvant se mesurer dans un combat oratoire avec le P. Monsabré, a décidé qu'il parlerait tout seul.

L'ancien dominicain fera donc, dimanche prochain, au cirque d'Hiver, une conférence sur le P. Monsabré, l'Inquisition et l'Instruction laïque. Comme on voit, il y en aura pour tous les goûts.

Mercredi dernier, Mme la comtesse douairière de Béthune nous offrait une véritable première : *Fin de bail*, comédie en un acte, en prose, de Mlle Jeanne Paul Ferrier, la fille de notre spirituel collaborateur.

Prestement écrite et lestement menée, cette pièce nous promet, pour l'avenir, une authoress digne de l'auteur de *Chez l'avocat*.

Elle était interprétée par Mlle Reichemberg et Barretta, tout à fait joyeuses sous leurs costumes 1830.

Parmi les dons considérables que M. Henry Giffard a faits, par testament, nous citerons les legs suivants :

Une somme de cinquante mille francs aux quatre institutions scientifiques suivantes : l'Académie des sciences, la Société d'encouragement, Société des amis des sciences, Société des ingénieurs civils, pour être employée en prix, encouragements ou secours, à leur convenance.

Chacun des bureaux de bienfaisance a reçu cinq mille francs.

Une autre somme de cent mille francs a été léguée au personnel de l'usine Flaud, pour être répartie, par l'exécuteur testamentaire, en raison de l'ancienneté de la collaboration prêtée aux différentes inventions de M. Giffard.

C'est en grande pompe qu'a été célébré, hier, à l'église Saint-Augustin, le mariage de M. le duc de Longueville, comte de Ponthieu, avec Mlle Huot de Castellane.

Une foule des plus aristocratiques assistait à cette cérémonie, qui a été célébrée par le curé de la paroisse. Pendant la messe, la maîtrise a chanté différents morceaux, et les organes n'ont cessé de se faire entendre.

Parmi les personnes que nous avons reconnues, citons le prince de Valori, la marquise douairière de Castellane, la comtesse de Ponthieu, la comtesse de Cremona, la marquise Lionnel de Castellane, Mlle de Bausset, Mme de Planey, la comtesse de Longueville, Mme Jolicher, le capitaine de Nansouty, le comte de l'Espinasse, le comte de Gagliano, etc.

Après un lunch excellent, auquel ont pris part une cinquantaine de personnes, les nouveaux mariés sont partis pour l'Angleterre.

Hier, également, brillant mariage à Saint-Sulpice. Mgr Maret bénissait l'union de M. Paul de Royer avec Mlle E. Mathieu. Les témoins du mariage étaient : M. F. Barrot, ancien ministre, ancien grand-référendaire du Sénat, grand-officier de la Légion d'honneur, et M. Rousselle, inspecteur des ponts et chaussées, officier de la Légion d'honneur. Ceux de la mariée étaient : M. le général comte de La Jaille, sénateur, et M. Marcus, oncle de Mlle Mathieu. Nombreuse assistance : toute la cour des comptes, une foule de magistrats, d'avocats qui ont tenu à donner au fils du regrette premier président de Royer une marque d'estime et de vive sympathie, un grand nombre d'officiers de tous grades, qui apportaient leurs félicitations

et leurs vœux à la fille du brillant colonel qui a dirigé, avec tant d'autorité, depuis plusieurs années, les services de l'artillerie au Ministère de la guerre.

Grande soirée, hier, chez Mme Mackay. Toute la colonie américaine est venue applaudir Faure et Mlle Van Zandt.

NOUVELLES A LA MAIN

Nos domestiques.
G... l'auteur dramatique, donne des instructions à son valet de chambre :

— Joseph, je vais faire un voyage de quelques jours. Si mon ami Jules vient me demander, dites-lui que je serai de retour mardi.

— Et s'il ne vient pas, monsieur, qu'est-ce qu'il faudra dire !

Entre boulevardiers :
— Quel crampon, cette Tata !... Notre liaison date de trois ans... Un jour, au Bois, son cheval était emporté... Je l'ai cueilli au moment où elle allait faire un plongeon... Je puis dire que je l'ai prise à la course !...

— Tu aurais mieux fait de la prendre à l'heure !...

CHANSON NOUVELLE

SUR UN VIEIL AIR

On fait reproche à Freycinet
Des molleses du cabinet :

Voilà la différence !
Le ministère Gambetta

Dans son programme s'entête.
Voilà la différence !

Concilient tous les esprits,
Freycinet est sans parti pris :

Voilà la différence !
Gambetta, souvent irrité,

Fit peser son autorité :
Voilà la différence !

Freycinet de rien ne s'émue,
Et veut ce que la Chambre veut :

Voilà la différence !
Gambetta, moins souple des reins,

Pensa singer les souverains :
Voilà la différence !

Freycinet, très obligeamment,
Laisse régner le Parlement :

Voilà la différence !
Gambetta, qui le baffouait,

Voulut en faire son jouet :
Voilà la différence !

Freycinet, sous le joug courbé,
Lâche Solesmes et son abbé :

Voilà la différence !
Gambetta, malgré le Rappel,

Conserva Weiss et Miribel :
Voilà la différence !

Freycinet ne désire rien
Que de rester, se trouvant bien :

Voilà la différence !
Quand la Chambre se rebella,

Gambetta, du moins, s'en alla :
Voilà la différence !

Freycinet n'aspire ici-bas
Qu'à fuir la chance des combats :

Voilà la différence !
Gambetta, coiffé de lauriers,

Nourrissait des desseins guerriers :
Voilà la différence !

Philosophons un tantinet !
Quand on dira de Freycinet :

Voilà la différence !
Je recommande ce nota

A qui dira de Gambetta :
Voilà la différence !

« Freycinet, sans qu'il en pâtît,
» Devant la Chambre s'aplatit ! »

Voilà la différence !
» Gambetta, plus ventripotent,

» N'eût pu jamais en faire autant :
» Voilà la différence ! »

PAUL FERRIER

DARWIN

Le télégraphe nous apporte de Londres une grave nouvelle : l'illustre Darwin vient de mourir, à l'âge de soixante-treize ans.

Nul naturaliste n'a occupé dans ce siècle une plus vaste place : aussi sa mort causera-t-elle dans le monde de la science un vide immense.

Né le 12 février 1809, à Shrewsbury, Charles-Robert Darwin fit ses études dans les universités d'Edimbourg et de Cambridge. Il fit partie de l'expédition du capitaine Fitzroy.

Au cours des cinq années que dura ce grand voyage autour du monde, il réunir de précieuses observations qui, plus tard, lui servirent à jeter les bases de ses principaux ouvrages.

On trouve dans ses premiers travaux les grandes qualités qui lui ont mérité sa réputation : observateur hors ligne, auquel rien n'échappe, généralisateur de la faculté de grouper les phénomènes et d'en réunir les traits communs, Darwin joignait à une érudition prodigieuse une honnêteté scientifique sans égale.

Vingt-trois ans après son retour, il se détermina enfin à publier le livre qui a immortalisé son nom : *l'Origine des espèces par voie de sélection naturelle*. Dans ses premiers ouvrages, il s'est contenté d'exposer simplement les résultats de ses recherches ; il gardait un silence absolu sur la doctrine de l'évolution dont l'idée germaît déjà dans son esprit. Lorsqu'il eut recueilli par centaines et par milliers des faits à l'appui de sa théorie et qu'il eut, à l'aide de longues et patientes expériences, comblé les nombreuses lacunes de son système, il n'hésita plus à exposer ses découvertes au monde savant.

Darwin ne cacha pas ses hésitations

et les objections qu'il se faisait à lui-même. Bien au contraire, à chaque page de son célèbre ouvrage, il cherche à provoquer des doutes dans l'esprit du lecteur.

Il indique clairement tous les arguments qui peuvent être opposés à sa doctrine, puis il s'applique à rassembler les preuves qui la justifient.

Cette méthode, libre de toute idée préconçue, n'ayant qu'un seul but, la vérité, est pour beaucoup dans le charme que son livre offre au grand public et au savant.

Il est vrai que la doctrine de Darwin s'imposait aussi bien par la simplicité apparente de ses déductions que par le caractère grandiose de sa conception finale. Cette doctrine, en effet, ne tendait à rien moins qu'à reconstruire, à travers les siècles, tout le règne organique. Darwin expliquait l'origine de toutes les espèces du règne animal, dans leur variété infinie, par leur descendance, en nombre très limité, des organismes simples.

La théorie de la descendance ou de l'évolution avait été exposée et soutenue bien avant Darwin, par Lamarck, un zoologiste français de haute valeur. Ce savant naturaliste a, lui aussi, défendu la descendance du monde organique des formes primitives, par une transformation lente et progressive qui se serait opérée, à travers les milliers d'années, sous l'influence des milieux extérieurs et à l'aide de la transmission héréditaire des fonctions et des qualités acquises.

Le grand champion de l'immobilité des espèces, Cuvier, dominait trop le monde scientifique pour que la doctrine de Lamarck ait pu se faire jour. Mais, si le savant Français doit être regardé comme le véritable précurseur de la doctrine darwinienne, c'est à Darwin que revient l'honneur de l'avoir fait admettre.

Lamarck fut le saint Jean de la nouvelle doctrine; Darwin en a été le Messie. Le succès de la théorie de Darwin s'explique en partie seulement par les nombreux documents dont il l'a appuyée. Tous ces documents, malgré leur richesse et leur variété, ne donnaient pas et ne pouvaient pas fournir des preuves directes et irrécusables de la justesse de la nouvelle doctrine. Ils ne pouvaient que lui donner un vraisemblance, séduisante il est vrai, mais bien vague au fond.

Il faut rechercher la cause principale du succès dans les deux nouveaux principes que Darwin a posés pour démontrer la transformation progressive des espèces : la sélection naturelle et la lutte pour l'existence, la première poussant à l'accomplissement les représentants les mieux doués de chaque espèce ; la seconde, établissant que les représentants les moins bien doués tendent à disparaître, pour céder la place aux plus forts, aux plus énergiques, aux plus aptes à l'existence.

La sélection naturelle obtenait ainsi l'amélioration de l'espèce par les procédés dont se servent artificiellement tous les éleveurs.

Ajoutées à l'influence des milieux extérieurs et de la transmission héréditaire, la sélection naturelle et la lutte pour l'existence formaient, en apparence du moins, une base assez solide pour attribuer un caractère scientifique à la théorie évolutionniste.

Jamais doctrine n'a provoqué d'attaques plus furibondes ni de défenses plus chaleureuses et plus passionnées.

L'immense portée philosophique du darwinisme, son influence sur la conception du monde — bien plus encore que ses côtés scientifiques — ont donné lieu à des controverses et à des polémiques sans fin. On remplirait des bibliothèques entières rien qu'avec les ouvrages publiés à propos du darwinisme. Il n'existe pas une branche du savoir humain qui n'ait été influencée ou modifiée par la doctrine évolutionniste. Quant à l'impulsion que cette doctrine a donnée à l'étude des sciences naturelles, elle a été si féconde qu'elle suffirait à elle seule pour immortaliser Darwin.

Il ne nous faut pas nous arrêter à dire le monde savant reconnaît un jour (comme c'est notre conviction) — le caractère hypothétique de cette doctrine.

L'esprit d'école faussa bientôt la doctrine de Darwin. Dans ses premiers ouvrages, l'illustre naturaliste s'était abstenu, de la façon la plus absolue, de tirer de sa théorie des conséquences relativement à l'origine de l'homme. L'idée de la parenté de l'homme avec le singe n'appartient nullement à Darwin. Ce sont quelques savants allemands, ses partisans fanatiques, qui, par des raisonnements philosophiques plutôt que par des preuves scientifiques, ont tiré cette conséquence de la doctrine de la descendance.

Darwin n'a eu que la faiblesse de céder au courant. Ce n'est qu'en 1871, dans son ouvrage sur *l'Origine de l'Homme* qu'il adhéra aux doctrines fantaisistes de ses partisans d'outre-Rhin. Adhésion d'autant plus regrettable qu'elle lui a été arrachée par Heckel, l'homme qui a le plus contribué à discréditer la doctrine évolutionniste par la légèreté de ses conceptions scientifiques et la hardiesse ridicule de ses affirmations.

Mais, quel que soit le sort que l'avenir réserve à la doctrine de Darwin, ce savant complètera toujours parmi les plus illustres. Il restera une des plus grandes gloires scientifiques. Aucun autre n'a exercé sur le progrès des sciences naturelles de la seconde moitié de ce siècle une influence plus décisive et plus féconde. Aucun autre n'a tant honoré la science par la noblesse de son caractère, par la simplicité antique de sa vie, et par son amour profond et sincère de la vérité.

Terminons cet aperçu rapide, tracé à la hâte, par une triste réflexion. Darwin occupait, depuis vingt-cinq ans, la première place parmi les savants; les académies et les sociétés savantes du monde entier regardaient comme une gloire de

le compter au nombre de leurs membres; seule, notre Académie des sciences, qui dernièrement encore s'est montrée si facile composition lorsqu'il s'est agi de faire entrer dans son sein un secrétaire aveugle et ignorant comme M. Paul Bert, seule, notre Académie des sciences, lui a tenu rigueur. Ce n'est qu'en 1878, après une longue lutte, qu'elle s'est enfin décidée à nommer Darwin membre correspondant pour la section de botanique !

Ce sera un éternel regret pour tous les membres de ce corps, vraiment dignes d'en faire partie, de penser que Darwin n'est pas mort son associé éminent.

E. de Cyon

LES JUIFS EN RUSSIE

Cracovie, 17 avril.

Des commerçants arrivés ici, des provinces méridionales de la Russie nous racontent des détails navrants sur les excès antisémiques qui se sont passés à Balta, et dans plusieurs autres villes de Podolie et de Bessarabie, durant les jours de fêtes.

Le télégraphe russe a refusé de transmettre toutes les correspondances relatives à ces désordres, qui paraissent incroyables si la barbarie de la populace russe ne nous avait pas habitués aux cruautés et aux infamies les plus atroces depuis les massacres de Kieff et d'Elisabethgrad.

C'est à Balta surtout que la fureur populaire a sévi le plus impitoyablement contre les habitants israélites. Ceux-ci, qui sont au nombre de vingt mille environ dans cette ville, avaient été avertis du danger dont ils étaient menacés. C'est pourquoi ils s'étaient réunis, prêts à défendre leur quartier; mais sur un ordre de la municipalité, qui s'engageait formellement à maintenir l'ordre, ils se dispersèrent et se réfugièrent dans leur temple, ou dans leurs maisons, pour célébrer la Pâque qui, cette année-ci, coïncide avec la fête chrétienne.

Ceux qui se méfiaient des promesses de l'autorité furent immédiatement attaqués par les troupes et dispersés à coups de crosse. Ce fut le signal pour la populace de se ruér sur les malheureux israélites. Sous le prétexte de rétablir l'ordre, et de protéger les persécutés, les soldats prirent part à ces excès, enfonçant les portes des maisons occupées par des israélites, pillant leurs boutiques, brisant leurs meubles et incendiant leurs habitations.

Cela se passa dans l'après-midi et la soirée du 10 avril.

Le lendemain, dès huit heures du matin, 600 paysans des environs accoururent et recommencèrent l'attaque. Ce furent alors des scènes indescriptibles, une véritable orgie sanglante. Non contents de piller, de massacrer et d'incendier les victimes de leur fureur, les malfaiteurs se livrèrent aux derniers outrages sur les femmes et les filles des habitants israélites.

Le nombre des blessés dépasse sept cents, parmi lesquels une quarantaine au moins vont mourir à la suite des violences qu'ils ont subies. Plus de mille maisons sont complètement détruites, et les dégâts en marchandises sont évalués à quatre millions et demi de roubles.

Ce n'est que le 12 courant que le gouverneur Miloradovitch est arrivé de Kamienec pour rétablir l'ordre dans ces parais signalés de Kodyma, Kruly, Okno et Kryvaya.